

De la pierre philosophale et ce qui a convaincu Mr de Yvetaus de sa possibilité

Ce texte, dont l'original se trouve à la page 119, du manuscrit "Traité des sels", a été repris et commenté en Janvier 1987, dans le premier numéro de Chrysopoeia, la revue publiée par la Société d'Etudes de l'Histoire de l'Alchimie (45, rue Saint-Maur, F75011 Paris).

Je ne suis ni savant ni philosophe ; mais comme j'en ai vu et communiqué quelques-uns, et lu les ouvrages de plusieurs autres, je suis bien aise de faire-part aux curieux de ce que j'ai pu recueillir et des uns et des autres. J'ai regardé ce travail comme un amusement agréable dans ma solitude, car je suis persuadé que l'occupation innocente fait le bonheur de la vie, ou du moins en empêche l'ennui.

C'est ce qui m'a donné envie de vous apprendre que je n'avais pas encore vingt cinq ans quand, tourmenté d'un rhumatisme sur les bras, qui m'empêchait de dormir pendant la nuit, désolé de l'infructueux usage des remèdes galéniques ordinaires, que j'avais tous pratiqués, je voulus mettre le nés dans les livres de médecine, pour tacher de découvrir par moi-même quelle chose en nous causait la santé et la maladie, et s'il n'y avait pas moyen de découvrir quelque remède qui me pus soulager des maux qui m'accablaient. J'étais dans cet exercice, quand un nommé Georges des Closets, fils d'un gros bourgeois de la ville de Caen en Normandie, revenu de plusieurs voyages qu'il avait faits, depuis son absence de la maison de son père, qu'il avait été obligé de quitter, parce qu'en bon Français, son père l'avait chassé de chez lui comme un garnement, qui avait de l'esprit à la vérité, mais qu'il n'appliquait pas à bon usage. Il était artificieux, et si grand menteur que par contre vérité on l'appelait le véritable Georges. Il avait un talent merveilleux et un génie particulier pour la musique, et je crois que ce talent lui aida à subsister quelque temps, étant à Besançon en Bourgogne. Il apprit là la musique à un jeune Chanoine de la famille de Mrs du Mennilet de Paris, mais ce jeune Chanoine était Franc-comtois et avait un oncle nommé Mr de Turelle, Chevalier de Malte, lequel commandait une galère du nombre de celles qui prirent un certain galion Turc dans lequel était la Sultane Reine, qui conduisait à La Mecque le jeune Prince Ottoman, qui était né et destiné pour être Grand Seigneur, après la mort de celui qui régnait pour lors, et dont il était fils.

Ce jeune Prince fut retenu prisonnier, et nous l'avons vu Jacobin en France, sous le nom du Père Ottoman.

Les Comandants des galères partagèrent le butin et les prisonniers ; et le Chevalier de Turelle eut du nombre de ceux qui lui échurent, un vieillard à barbe blanche, d'une physionomie imposante et vénérable, lequel était médecin du sérail, et faisait le voyage avec la Sultane et son fils pour avoir soin de leur santé. Le grand âge de ce vieillard, et sa physionomie prévenante, firent que le Chevalier de Turelle se porta à lui procurer la liberté gratis, dont le vieillard touché de reconnaissance, prit le Chevalier de Turelle en particulier, lui fit voir la Transmutation métallique, et lui dit qu'il ne pouvait lui confier un tel secret, mais que s'il avait quelque jeune parent capable d'étude, qu'il [le] lui confiât, et qu'il le ferait participant de tout son savoir-faire.

Le Chevalier de Turelle qui avait mandé ce jeune neveu Chanoine à Besançon pour le faire passer Chevalier de Malte, et lui faire faire ses caravanes, jugea à propos de l'envoyer à Padoue, pour y joindre ce vieux médecin, qu'il renvoya libre en cette ville, où il attendit le Chevalier du Menillet (c'est ainsi qu'avait nom ce jeune Chanoine) et quand ils se furent joints, ils s'en allèrent tous deux à la Chine, pays natal de ce bon vieillard,

qui voulut revoir sa patrie avant que de revenir dans le sérail où il était Premier Médecin.

Pendant ce voyage de la Chine, le Chevalier du Menillet fut instruit par son vieillard de tous ses secrets concernant la médecine, l'astrologie et la pierre philosophale , mais ce bon homme ne les lui confia qu'après lui avoir fait promettre qu'il serait médecin du sérail après lui, et pour l'y faire recevoir, ils vinrent ensemble à Constantinople où la première difficulté fut de se faire musulman, à quoi le Chevalier du Menillet n'ayant voulu consentir en aucune façon, lui qui était Chrétien et Catholique, par expédient il lui fut permis de rester dans sa religion, et aptes avoir réuni le Patriarca d'Antioche à celui d'Alexandrie, et y avoir annexé deux cens mille écus de revenu, on revêtit le Chevalier du Menillet en le recevant Premier Médecin du sérail, du titre de Chef de l'Eglise Grecque, et de Patriarche d'Anthioche, par l'autorité de son vieux maître, duquel il se sépara pour revenir voir encore une fois la France sa chère patrie, pendant que le vieillard retourna à la Chine revoir la sienne, où il donna rendez vous au Chevalier du Menillet son cher disciple.

Après que le Chevalier du Menillet, qui était de petite stature, homme simple, eut fini ses affaires en France, il se rendit à Nantes pour monter un vaisseau qui partait pour le Levant, équipé aux frais de Mrs de la Compagnie des Indes orientales, desquels (je ne sais par quelle intrigue) Georges des Closets avait obtenu une commission pour être en ce pays directeur ou contrôleur de leurs affaires pour le négoce, et il s'embarquait sur le même vaisseau, et quoi qu'il y eut eu douze ou quinze ans que ce Chevalier du Menillet et lui ne se fussent vus à Besançon, où il avait été son maître de musique, ils renouvelèrent connaissance, et lièrent amitié très étroite ensemble pendant ce voyage de long cours.

Leurs familiarité fit bientôt découvrir à Georges des Closets les talents du Chevalier du Menillet, ce qui l'engagea de s'attacher absolument à sa personne, et laissant là sa commission, dont il chargea un autre, il le suivit à la Chine et de là à la Porte, d'où le Chevalier du Menillet qui avait en tête la réunion de l'Eglise Grec avec la Romaine, s'éloigna encore une 2^{ème} fois, vint à Padoue, puis en Espagne où il eut de grandes conférences avec don Jouan d'Autriche, et de là revint encore en France, où il débarqua à Nantes, d'où il était parti, et Georges des Closets ne le quitta pas d'un pas, en sorte que de là ils vinrent tous deux par terre jusqu'à Bordeaux, où le Chevalier du Menillet fit présent à la Cathédrale de la valeur de plus de Six cens mille livres, tant pour des réédifications, donations, ornements, et fit établir Georges des Closets dans la dignité de Grand C[h]antre, où il fut reçu et qu'il exerça dans la Cathédrale.

L'occupation principale du Chevalier du Menillet, tant qu'il fut à Bordeaux, et même du long la route, depuis Nantes, était d'aller botaniser, et chercher des simples curieux qui se trouvaient en ce pays, dont il connaissait les vertus spécifiques, et comme il ne pouvait s'empêcher de visiter les malades de réputations par la qualité de leurs maladies extraordinaires et invétérées, il prenait plaisir à leur donner des remèdes, et faisait des cures surprenantes, en sorte qu'avec sa simplicité naturelle, et sa figure assez mince, il passait pour quelque médecin, mais habille.

Cela se passait dans le temps que Mr le Chevalier de Rohan fut arrêté, pour la conspiration qu'il tramait contre le Roy et Monseigneur qu'il projetait d'enlever ; et l'on

avait en ce temps donné un avis à la cour, que le Chevalier de Rohan avait un médecin Arabe qui devait venir de Levant, à dessein d'empoisonner toute la cour, de sorte que le Roy envoya à tous les Gouverneurs de province des avis secrets là dessus, avec ordre que s'il se découvrait quelque médecin étranger nouvellement débarqué, on l'arrêât.

Mr le Marechal d'Albret était pour lors Commandant en Guyenne, et sur le bruit que la réputation du Chevalier du Menillet faisait par ses cures, il se fit informer de lui. Mais comme il n'était connu de personne du pays pour ce qu'il était, on suivit sa contremarche jusqu'à Nantes, où apprenant qu'il était arrivé par un bâtiment qui venait de Levant, s'en fut assez pour s'assurer de sa personne sans autre forme de procès ; on visita ses coffres, où l'on trouva deus cens mille écus en or, dont le Maréchal d'Albret s'étant saisi, augmenta son soupçon, et en donna avis en cour.

Georges des Closets était avec lui lors qu'il fut arrêté, et il eut le temps de dire à Georges de ne se pas inquiéter, et qu'il sortirait dans peu quand on l'aurait connu : effectivement on sut qu'il était de la famille de Mrs du Menillet de Paris, et il vint un ordre du Maréchal d'Albret de le laisser sortir de prison. Il lui rendit donc la liberté, et lui retint son argent, et le Chevalier du Menillet après avoir séjourné encore quelques jours en la prison libre, voyant que son argent ne revenait point il prit une clef du geôlier, qui le savait libre et homme de considération, et ayant fait rougir cette clef au feu, la trempa à demi dans un creuset où il y avait une liqueur, et la rendit au geôlier convertie à moitié en bon or et sortit.

Cette Transmutation vérifiée par le Maréchal d'Albret, qui en fut averti aussitôt, il en donna avis à la cour, d'où il reçut ordre de faire arrêter tout de nouveau le Chevalier du Menillet, lequel s'en étant douté, n'attendit pas que l'ordre fut venu, et passa en Espagne vers Don Jouan d'Autriche et de là se rendit à la Porte. Mais il ordonna en partant à Georges des Closets de retourner à Caen chez son père, d'y faire la paix avec lui et d'attendre de ses nouvelles, qu'il lui ferait tenir de Padoue.

Et cependant de peur que Georges ne manquât de rien pour sa subsistance et pour sa santé, il lui fit deux présents, l'un de Poudre de projection dans une petite boîte ressemblante à une tabatière d'ivoire, où il y en avait bien pour faire un demi-million d'or. L'autre présent fut une fiole de cristal bouchée d'un bouchon de verre, dans laquelle il y avait une liqueur jaune, d'odeur d'huile d'aspic, dont il devait faire usage pour sa santé, en cas qu'il tombât malade.

Georges lui obéit, et vint demander pardon à son père à Caen, chez lequel il fut reçu comme l'enfant prodigue. Et ce fut en ce temps, environ en l'année 1675, que je demeurais à Caen chez mon père, duquel ce véritable Georges n'était que trop connu, parce que mon père qui avoir toujours eu de la reconnaissance pour les services que le père et la mère dudit Georges lui avaient toujours rendus comme commissionnaires de la maison, et même mon père avait donné à un frère de Georges la cure de Bourguebus, et lui fit avoir ensuite celle de la paroisse de Saint Jean de Caen.

Georges des Closets qui me connaissait de jeunesse, et me visitait souvent, me voyant occupé à chercher des remèdes, vit souvent chez moi, ou plutôt chez mon père, Mrs Postel et Hauton, médecins fameux de la ville de Caen ; le premier l'était du logis, et Hauton, avec lequel j'avais lié amitié, s'était occupé à la chimie depuis vingt ans, par

inclination naturelle qu'il avait pour cette science, et à l'occasion d'une aventure que je rapporte dans la suite.

Ce Georges des Closets me dit qu'il fallait que je fisse la Pierre philosophale pour me guérir, et de là prit occasion de m'en entretenir, et de me conter toutes les aventures ci-dessus, et plusieurs particularités de ses voyages.

J'étais comme sont la plupart des gens du monde, curieux, mais fort persuadé que la Pierre philosophale n'était que dans les reins ou la vessie des Philosophes, qu'elle incommodait beaucoup, aussi bien que l'imagination des gens frappés de cette croyance, de sorte que Georges qui n'était que médiocrement savant, quoique d'ailleurs il eut assez d'esprit et beaucoup de subtilité, disputait souvent avec moi ; et comme par mon raisonnement je le mettais souvent en état de n'oser répliquer sur les prétendus preuves qu'il s'efforçait de me faire comprendre, < ... > sur la possibilité de la chose par le simple discours.

Enfin le premier jour de janvier 1676, Georges vint avant quatre heures du matin frapper à la porte du logis. Il savait que je dormais peu, et que dès trois heures je me faisais allumer des flambeaux pour lire et m'amuser. Je fais lever un laquais, croyant que quelque ami malade m'envoyât demander de l'eau impériale que je donnais quelquefois aux pressants besoins. Mais je fus fort surpris de voir entrer dans ma chambre le véritable Georges, lequel ayant fait rester mon laquais en bas, fermer la porte et, son manteau sur le nez, sans n'ôter son chapeau, en me tutoyant me dit : " Tu prétends avoir gain de cause parce que tu es plus savant que moi, mais je t'apporte pour tes étrennes une raison à laquelle tu n'auras pas de réplique. " " Hoho! Dis-je, véritable Georges, d'où vient cet air de familiarité ? Sortez-vous de souper ? " " Non, non, dit-il, je suis de sens froid ; et je prétends que dors en avant tu me regardes avec respect et vénération. " En même temps il me tire de son gousset une petite boîte d'ivoire en forme de tabatière, il l'ouvre, et avec la pointe d'un couteau commun, qu'à Caen on appelle gembette, il prend en cette boîte un peu de Poudre de projection dont elle était presque pleine, et ayant pris du papier que j'avais auprès de moi (car j'écrivais quand il entra) et la voulut mettre dessus. " Que veux-tu, lui dis-je, que je face de cette minutie ? " Lui d'un [ton] fâché me dit : " Vous n'êtes pas digne d'un si grand présent et vous n'en aurez que pour vous convaincre. " Et en même temps il me retranche pour le moins les trois quarts de la petite portion qu'il allait me mettre sur le papier, où il n'en laissa tomber qu'un atome à peine visible. " En voilà, dit-il, assez pour que vous connaissiez par vous-même que la Pierre philosophale que vous traités de folie, n'en est pas une. " Et m'ayant dit comme il fallait employer cet atome solaire, il s'en alla brusquement.

Si tôt qu'il fut jour, voulant faire l'épreuve, je tirais de mes pistolets avec un tire-bourre deux balles de plomb, que je mis dans ma poche et allais moi même quérir chez un orfèvre de mes amis, nommé Poulain, un creuset tout neuf. Et m'étant enfermé dans ma chambre, j'allumai au coin de ma cheminée du charbon dans un réchaud. J'étais allé quérir moi-même ce charbon où était la provision de celui du logis, sans que personne le sut. Quand mon creuset fut échauffé, j'y mis mes deux balles de plomb, lesquelles furent bientôt fondues ; mais je soufflais encore sur les charbons et quand le creuset fut blanc de feu (ce que l'on appelle igné candenti), j'enfonçais avec une petite bûchette le papier où était cet atome de Poudre de projection, laquelle si tôt le papier brûlé fit faire un mouvement et une petite décrépitation du métal, dont le bruit ne dura guère, et si tôt

qu'il fut cessé aussi bien que le mouvement, je versais entre deux pavés que j'avais frottés de suif le métal qui se trouva or pur. Je le portais chez le même Poulain orfèvre, lui demandant ce que c'était que cela. Il prit la pierre de touche et l'ayant frottée il me dit : "Monsieur, je n'ai jamais vu d'or en un si haut titre ni si haut carat." "Bon, lui dis-je, ce n'est pas de l'or, il en faut faire l'épreuve." Il en mit dans de l'eau forte, qui ne diminua rien du poids, mais l'éclaircit seulement de quelques scories qui y étaient restées. Après cela, je le priais que nous le fissions fondre avec de l'antimoine : il en envoya quérir, et à force de souffler l'antimoine s'évapora et notre or resta à la vérité un peu plus pale et plus aigre, mais excellent.

Cette épreuve me donna une haute opinion du véritable Georges, lequel avait aussi de la Poudre de projection au blanc, car quoi qu'il ne m'en ait pas fait voir, ni fait de transmutation devant moi, il en fit plus de trente sur du plomb et de l'étain, qu'il convertit en argent tant dans la ville de Caen, que dans plusieurs lieux circonvoisins, entre autres à l'Abbaye de Fonteney, chez le Prieur ; et il leur disait en se moquant d'eux, qu'il avait appris la connaissance des simples dans ses voyages, et qu'il y en avait de très communs en leur pays, qui avaient la vertu de faire cette transmutation, et pour leur persuader il mâchait une herbe dans sa bouche, de peur, disait-il, qu'on ne la reconnut, et la jetant toute mâchée dans le creuset où il y avait du plomb ou de l'étain fondu, il en retirait de l'argent pur : apparemment qu'il mêlait sa poudre au blanc dans l'herbe ou simple mâché.

Un nommé Lestorel, commis de Mr Cousin, lui fit fort sa cour à cause de plusieurs projections qu'il avait faites devant lui, et le médecin Postel (qui était curieux mais fort ignorant en cette science, quoi que d'ailleurs assez habille médecin galénique). Il était homme d'une grande prestance, et grosse et haute figure, qui parlait bien, et savait toutes les histoires des auteurs chymiques, dont il avait ramassé un grand nombre, mais dans lesquels il n'avait jamais mis le nez ; de surplus grand admirateur de cette science, et qui nous regardait Hauton et moi comme des savants illustres, quoi que nous n'y entendissions pas alors davantage, sinon que nous savions manier le feu et les vaisseaux, à quoi il n'entendait rien.

Ce Lestorel donc et ce Postel, engagement Georges des Closets à leur faire voir plusieurs tours de son métier, et voici entre autres ce qu'il fit devant eus plusieurs fois. Il faisait fondre dans un creuset quatre ou six pistoles d'Espagne, et si tôt qu'elles étaient en fonte, il trempait une paille dans sa fiole où était se médecine universelle, qu'il disait lui avoir été donnée par le Chevalier du Menillet et laissant tomber la moindre goutte de cette liqueur sur cet or fondu, il se faisait une attraction si grande de l'air dans ce creuset, où il semblait se concentrer avec tant de véhémence, que quand un soufflet de maréchal aurait soufflé dans ce creuset, l'air ne s'y serait pas précipité et comprimé avec plus de célérité et de violence, en sorte que si vous eussiez voulu mettre la main sur ce creuset, l'air vous l'aurait poussée dessus, et comprimée dedans ; après cette attraction faite, qui ne durait qu'à proportion de la quantité d'or fondu, on trouvait l'or qu'on avait mis dans le creuset en l'en retirant toujours augmenté du tiers, c'est à dire de 2 à 3, 4 à 6, ou 6 à 9, etc. Et un jour son frère le Curé de Saint Jean, lui prit secrètement un peu de coton dont il avait essuié le bouchon de sa fiole, sans qu'il s'en aperçut, et avec le bonhomme des Closets leur père, et le bonbonne du Bois leur oncle, nous en fîmes l'épreuve en notre particulier. De sorte qu'ayants fait fondre six écus d'or dans un

creuset, nous mêmes ce coton, et aptes les signes ci-dessus rapportés, nous trouvâmes dans le creuset le poids de neuf écus d'or, au lieu de six que nous y avions mis.

Quand la liqueur de cette fiole diminuait, pour la remplir, il la bouchait exactement avec son bouchon de verre et l'échauffant dans les charbons qu'il soufflait fortement après, pour les rendre ardents, elle se remplissait toute seule dans ce brasier ardent. Aussi l'appelait-il sa salamandre.

Toutes ces choses vues de mes yeux me faisaient caresser le véritable Georges, avec lequel je passais le plus de temps qu'il était possible. Il me disait qu'il avait bien vu travailler le Chevalier du Menillet, et qu'il croyait savoir sur quoi il travaillait, mais que pour lui il n'avait jamais fait cette Poudre. Il m'invitait et me pressait d'étudier en cette science. J'avais grand nombre de livres qui en traitaient et fort curieux, et le médecin Postel (qui avait ramassé les livres de messieurs de Flers, dont la fortune était venue de cette science) m'en fournissait. Et Georges prenait plaisir que je lui communiquasse les extraits que j'en faisais et les pensées que je mettais par écrit de ce que je m'imaginai, aptes les lectures que j'en avais fait. Je fis même tant que j'obligeais Georges à vouloir bien lier une société de travail entre lui et moi, et d'y associer Mr Hauton, chez lequel nous pouvions demeurer à sa campagne, où il était retiré et avait un ample laboratoire de six vingt pieds de long, ou étaient toutes sortes de fourneaux, grande liberté, et où j'étais absolument le maître.

Georges m'ayant paru résolu d'exécuter ce projet, vint avec moi à Ouilly chez Hauton, et dès le même soir après avoir visité le laboratoire, il nous dit qu'il fallait commencer par faire le sel physique : avec un tel maître nous n'avions garde de vouloir passer pour habilles, nous le priâmes de nous en faire. Il prit parties égales de salpêtre et de vitriol, les broya et les ayants mêlés ensemble dans un pot de terre neuf vernissé sur le feu ouvert comme un potager, il nous dit :

"Apportez-moi le préservatif des vapeurs fuligineuses des minéraux et eaux fortes. " Et lui ayant dit que nous ne le connaissions point, il alla prendre de l'apy ou ache dans le jardin, et en mettant dans son nés et dans sa bouche : " Avec cela, dit-il, vous pouvez vous mettre le nez sur toutes les vapeurs d'eau forte ou autre malignes sans crainte qu'elles vous fassent de mal. " Et aussitôt se mit le nez sur ces drogues qui se calcinaient dans ce pot d'où sortaient des vapeurs noires fuligineuses qu'il nommait l'enfer. Quand tout fut bien calciné, " Faites, dit-il, une lessive de ce qui restera, et vous en tirerez après l'évaporation le sel physique. "

Le lendemain il feignit avoir une affaire à Caen, qui était à cinq lieues de là, et quoi qu'il nous promit de revenir sur-le-champ, nous ne pûmes jamais l'y obliger. Voyant qu'il ne revenait pas, je le vins joindre à Caen, où il me dit qu'il avait reçu des lettres du Chevalier du Menillet, avec des bulles pour un évêché dans son district *in partibus infidelium*, mais qu'il n'avait pas envie d'être évêque. Il m'obligea même d'écrire au Chevalier du Menillet des lettres sur la science, et des idées que j'avais de la matière et de l'opération de l'œuvre, ce que je fis sans en avoir de réponses. Enfin il me dit qu'il avait reçu un ordre du Chevalier du Menillet de passer en Angleterre pour s'aboucher de sa part avec quelques évêques de ce pays là pour la réunion de l'Eglise Anglicane, de la Grecque et de la Romaine, et qu'il fallait qu'il prit la poste, mais qu'il n'avait point d'argent. " Faites en ", lui dis-je. " Oui, mais celui qui me le débite ne doit être ici que dans six jours et il faut

que je parte. " " Faisons en toujours, dis-je, et j'ai trente louis d'or qui vous serviront en attendant que j'en reçoive de celui que nous ferons. " Il choisit la boutique du maréchal du logis, homme veuf et seul en sa boutique, qui était près la porte Millet à Caen.

Georges alla à la maison de son père où il coupa un bout de gouttière de plomb pesant huit ou dix livres, se saisit d'un reste de pot de terre grise de la nature de ceux où l'on sale le beurre, et nous nous en allâmes chez le maréchal du logis, auquel je donnai commission moi-même d'aller me chercher gens supposés en plusieurs hostelleries du Bourg l'Abbé, et en ce cas qu'il ne les trouvât pas, d'aller s'en informer ailleurs, afin que nous eussions assez de temps pour rester seuls chez lui, où je lui promis de garder sa boutique jusqu'à ce qu'il fut de retour, sans lui dire notre dessein. Le maréchal partit, et Georges coupa sa gouttière par morceaux, alluma du feu à la forge, fit chauffer son pot de grès cassé par le haut, à petit feu d'abord, et quand il vit qu'il endurait le feu sans se casser, il y mit quelques lames de son plomb qu'il sema de cendres entre deux, avec quelque atome de la poudre s. s. s. jusqu'à ce qu'il eut tout mis. Le plomb fondit en peu de temps avec une espèce de détonation ou décrépitation assez forte, et un mouvement furieux de la matière, qui s'apaisa aptes avoir bien soufflé, et toute la cendre vint dessus en scories, et nous vidâmes le métal dans un autre tait de pot graissé de suif, et nous en tirâmes une masse d'or pesant environ huit à neuf livres qu'il me laissa. Le maréchal revint, et notre affaire était faite ; et le lendemain Georges prit la poste pour se rendre à Calais avec mes trente pistoles.

Celui qui débitait son or, nommé Montabas, qui se disait de Lyon, arriva quatre ou cinq jours après. Je lui donnai le lingot et il me compta six mille livres que je fis tenir à Georges des Closets à son adresse en Angleterre, par le moyen d'un marchand de Caen nommé Carbonel, qui était de mes amis. Peu de temps aptes mon père mourut, plusieurs gros procès s'émurent entre mon frère et moi, je me mariais sur ces entrefaites, et m'en allais à Paris avec ma mère et ma femme, où nous plaidâmes fortement contre mes frères.

Pendant ce temps, Georges reçut en Angleterre ordre du Chevalier du Menillet de repasser en Italie, et d'aller à Rome avec la qualité d'Ambassadeur du Chevalier du Menillet pour assister à une obédience que plusieurs Evêques Grecs vinrent rendre au Pape, envoyés par le Chevalier du Menillet, Patriarche d'Antioche et chef de l'Eglise Grecque. Cela exécuté, Georges revint à Paris, et apporta avec lui quantité de liqueurs et vins d'Italie, mais voulant en chemin faisant visiter la France, pour je ne sais quelles raisons, il se laissa tomber de cheval vers Saumur, lui qui n'était pas bon écuyer, et qui en avait acheté de beaux, en sorte qu'il se blessa jusqu'à en pisser le sang. Il fut néanmoins guéri dans peu, et étant de retour à Caen, il acheta une petite terre à Bretteville la Pavée, qu'il donna à sa famille. Mais s'y régaland souvent avec ses amis et buvant trop des liqueurs qu'il avait apporté d'Italie, il fut repris de sa perte de sang par les urines, et une grosse fièvre s'y étant jointe, il pensa à moi aussitôt qu'il fut pris, envoya quérir ma sœur, lui dit de m'écrire de venir sans perdre de temps, et qu'il n'y avait que moi à qui il put confier l'usage de son remède pour le guérir, et me faire dépositaire de tous ses secrets. Je reçus cette nouvelle à Paris, et quoi que j'eusse pris la poste aussitôt, il n'était plus en vie quand j'arrivai à Caen, et on me dit que s'étant fait donner de sa médecine dont il prit en trop grande dose, elle lui coagula le sang.

Son frère le Curé me mit depuis entre les mains quelque poudre rouge qu'il avait trouvée dans quelque fiole. Mais ce n'était pas celle dont j'avais vu l'effet, et elle ne lui ressemblait même pas, car elle était toute orangée, au lieu que celle dont j'avais fait et vu faire projection était d'un rouge sang de bœuf foncé, et tout lumineux.

Voilà ce qui commença à me donner de la curiosité pour cette science que j'ai toujours aimée depuis, en sorte que j'ai fait ma plus agréable occupation de l'étudier, non pas en donnant comme une dupe dans toutes les propositions que l'on m'aurait pu faire de me l'apprendre, car je suis persuadé que ce secret ne se communique pas si librement par ceux qui l'ont, et que ceux qui vous demandent de l'argent pour l'enseigner ne l'ont pas.

Si tôt que j'ai pu être libre de mes affaires étant veuf, je revins voir Hauton, homme franc, bon ami, bel esprit et cultivé de beaucoup d'humanités, mais d'une imagination véhémement, du surplus grand brouillon dans les opérations de chymie, où voulant toujours mêler drogues avec drogues, il prenait souvent ses imaginations pour révélations, jusqu'à dire quelquefois qu'il donnerait pas pour cent mille écus une pensée survenue, et ainsi n'avait garde de réussir à rien d'importance. Cet Hauton était fils d'un apothicaire de Falaise, lequel ayant de l'esprit avait étudié en médecine à Caen où il s'était fait passer docteur. Il était assez familier dans la maison de Mr de Saint Clair Turgot, père du Maître des requêtes, depuis Conseiller d'Etat, et grand père de Mr Turgot qui a épousé la fille de Mr Pelletier, Contrôleur général des fortifications de France.

Voici ce qui arriva, et donna lieu à Hauton de travailler en chymie, et lui fournit les moyens de mêler drogue avec drogue, pour faire des essais, comme il a fait jusqu'à 63 ans qu'il est mort.

Le vieux Mr Turgot, homme puissamment riche, et encore davantage d'humeur à amasser du bien, ne laissait pas sur ses vieux ans d'être encore homme comme les autres, et ami d'une demoiselle, laquelle quoi qu'elle ne fut pas des plus jeunes, ne laissait pas de passer des journées presque entières avec lui. Elle avait son carrosse, et un vieil écuyer servant, comme était la mode en ce temps là, pour lui donner la main. Cet écuyer, qui restait ordinairement avec l'équipage sans rentrer au logis, pour s'amuser et se désennuyer pendant les longues visites que sa maîtresse rendait à Mr Turgot, allait ordinairement causer avec un distillateur chymique, dont la boutique ou laboratoire était tout auprès. Il lui aidait quelquefois à laver ou à tenir ses vaisseaux, et ce chymiste curieux cherchait et travaillait depuis longtemps une recette, suivant laquelle il espérait trouver la médecine universelle.

Enfin un jour arriva que son travail étant achevé et ce bon homme d'écuyer étant présent, causant avec lui à son ordinaire, le distillateur lui dit : " Dieu merci, je suis venu à bout de ce que je cherchais, je ne manquerai plus de bien ni de santé. Voici un remède excellent pour prolonger les jours et faire rajeunir. Je veux vous en donner, à vous qui êtes vieil, et en vais aussi prendre en même temps. " Il en verse à ce vieil écuyer dans une cuiller, qu'il lui donna à tenir : ce bon homme qui ne se fiait que de bonne sorte à ces drogues qu'il estimait trop fortes, leva la cuiller en sorte qu'il n'y en eut que quelques gouttes versées dedans ; mais le distillateur en avala une bonne dose, disant d'une bonne chose il en faut prendre assez. Dans le temps que cela se faisait, un laquais vint avertir l'écuyer que sa maîtresse sortait. Il va promptement lui donner la main, mais il

ne fut pas plutôt monté en carrosse avec elle, qu'il se sentit dans une chaleur, une émotion et une sueur si épouvantable, qu'à peine fut-il arrivé au logis qu'il le fallut mettre au lit. Pendant qu'il était dans cette agitation, on envoya chez le chymiste au plus vite pour qu'il lui envoyât quelque remède au mal qu'il avait causé : mais le messenger au lieu de remède, rapporte que le chymiste était mort subitement de la drogue qu'il venait de prendre après en avoir serré la fiole.

Le vieil écuyer aptes huit jours de fièvre vit peler tout son corps, les cheveux, les ongles, les dents gâtées, tous les poils lui tombèrent ; mais peu après les cheveux lui revinrent noirs, de blancs qu'ils étaient auparavant, les ongles et les dents lui repoussèrent peu à peu, et cela fut accompagné d'une peau nouvelle et jeune, d'un teint vermeil et d'une vigueur telle qu'il n'avait jamais senti les signes d'une pareille.

Cet effet surprenant fit venir l'eau à la bouche du bonhomme Mr Saint Clair Turgot, lequel quelque ménager qu'il fut, fit offrir jusqu'à cent mille livres aux héritiers de ce chymiste si l'on lui remettait cette drogue entre les mains. Mais jamais on ne la put reconnaître parmi toutes les drogues, et tout ce que l'on put savoir du vieil écuyer, est que ce chymiste lui avait dit qu'il travaillait sur des sels.

Dans ce temps là, Hauton allait tous les jours chez Mr de Saint Clair, et étant informé du prodigieux effet que ce remède venait de faire, lui qui avait étudié en médecine, et avait toujours eu inclination de travailler en chymie, et qui l'aurait fait s'il en eut le moyen, dit à Mr de Saint Clair qu'il croyait pouvoir réussir s'il lui voulait fournir le moyen de travailler à ce secret et les drogues nécessaires. Mr Turgot lui aida, et dès ce temps Hauton prit l'habitude de faire des essais, mêlant drogue avec drogue, dont il n'a pu se défaire jusqu'à sa mort.

Plusieurs personnes m'ont rapporté une autre aventure arrivée au Ponteau de Mer, où dans une hostellerie dont le maître était malade à l'agonie, aptes avoir été abandonné de messieurs Ecor et Porée, médecins, dont l'un était fort âgé et l'autre très jeune. Arriva dans cette hôtellerie une figure de pauvre prêtre, fort enguenillé, lequel vint demander par charité quelques restes. La servante lui donna un reste de pain et de boire, qu'il mangeait en un coin de la cuisine, d'où il vit une consternation fort grande sur la contenance de tous ceux qui y venaient ; en sorte qu'ayant demandé à la servante ce que c'était, il apprit que leur maître agonisait. Il demanda s'il ne pourrait pas le voir. "Tout le monde y va, dit-elle, car il est mort." Il monte et s'adressant à ceux qui lui paraissaient les plus intéressés au malade, il leur dit que son père lui avait apporté un secret de Malte, qui pourrait tirer le mourant d'affaire. On renvoie quérir les médecins. L'ancien ne fit que se moquer de cet homme comme d'un rêveur ; le jeune, qui était Mr Porée, dit : " Voyons, laissons le faire ; puisqu'il est mort, il ne lui peut arriver pis. " Bref, le pauvre prêtre tire comme une petite pierre de sa poche, la trempe dans un peu de vin, fait desserrer les dents au malade et lui en coule dans la bouche, puis ordonne qu'on le couvre et s'informe du logis du jeune médecin, où il le va trouver et lui dit : " Je vous estime, Monsieur, de n'avoir pas méprisé mon remède comme votre confrère, car assurément son mort sera demain en vie. " Mr Porée, qui regardait cela comme un miracle, écouta cet homme qui lui dit de se trouver le lendemain du matin auprès du malade pour en voir l'effet. Ce qui est de vrai fut une crise qui survint au malade par une grande sueur qu'il eut la nuit, et il se trouva le lendemain matin sans aucun accident mortel, à la faiblesse près. Ce prêtre dit ensuite à Mr Porée d'aller chercher une livre de

plomb et un creuset, et de se rendre chez lui sans en parler à personne du monde. " Vous y avez sans doute du charbon, dit-il, et je vous y ferez voir quelque chose qui vous plaira. " Mr Porée fit ce qui lui avait été recommandé, et trouva chez lui le prêtre. Ils montèrent à la chambre où le prêtre se mit à un coin comme pour dire son bréviaire qu'il prit en main, et lui ayant dit comme il fallait tout apprêter. Ce que Mr Porée fit lui même sans que le prêtre en approchât, lequel lui dit quand tout fut dans une fusion convenable : " Venez, Monsieur, approchez-vous de moi. " Il lui donna un peu de Poudre de projection, et lui dit : " Allés, Monsieur, mettre vous-même cela dans le creuset, et quand le métal sera apaisé, jetez votre métal à bas, et frottés auparavant de suif la place où vous le mettrez. " Ce que Mr Porée fit, et il trouva une livre d'or au lieu de la livre de plomb qu'il avait mise dans le creuset. Ce bon prêtre lui dit : " Monsieur, je vous prie de m'en donner la moitié dont j'ai besoin, et de garder l'autre pour l'amour de moi. Vous êtes jeune, vous méritez savoir, mais étudiez. Et j'ai envie de vous faire voir quelque chose qui vous surprendra et satisfera davantage : n'en perdez pas l'occasion ni le moment, venez en la maison d'une pauvre femme qui m'a donné le couvert par charité cette nuit ; n'en parlez à personne (Il la lui indiqua.), mais soyez y à telle heure sonnante à telle horloge, car après l'heure sonnée vous ne me trouveriez plus ; soyez exact et ne venez pas devant. " Jugés si Mr Porée fut attentif. Il rendit la moitié de l'or au bon prêtre qui prit congé de lui, et se retira chez sa bonne femme.

Comme l'heure approchait Mr Porée se mit en chemin. Par malheur il rencontra dans la rue une personne qu'il ne put refuser d'écouter un moment, et ce moment fut celui que l'heure sonna. Mr Porée courut tant qu'il put, mais il ne trouva plus son homme, lequel dit à la bonne femme : " Dites à Mr Porée que je ne suis pas parti que l'heure n'ait été sonnée. " Effectivement le dernier coup de l'horloge fut le premier pas de son départ, et jamais Mr Porée n'en put avoir de nouvelles. Il fit faire des bagues de cet or, dont il en porta toujours une et en donna d'autres à ses amis du même or.

Il y a une infinité d'histoires de cette nature reportées dans les auteurs du métier. Helmont en fait une de Buthler ; la préface de la Bibliothèque chimique en fait d'autres. Northon, Phylalette et quantité d'autres reportent plusieurs choses à ce sujet, dont je ne grossirai pas cet ouvrage, mais je rapporterai seulement ce que j'ai vu moi-même en deus rencontres.

La première est qu'un savant voyageur de profession, ayant appris que Hauton, médecin connu pour empirique, et moi, nous nous occupions à travailler en chymie en une maison de campagne qui appartenait à Hauton à deus lieues de Falaise, en la paroisse d'Ouilly, il vint un soir en posture de gueux, une besace sur l'épaule, frapper à la porte du logis où nous étions. Il était de grande taille, les cheveux blancs et courts, le teint vermeil, les yeux très vifs, et parlant plusieurs langues étrangères tant vivantes que mortes. Il nous parut très savant, surtout en latin, grec et hébreu, que nous entendions mieux que les autres. Aptes nous avoir dit qu'il avait appris que nous étions curieux, et qu'il n'avait mangé de deux jours, il soupa d'un appétit à nous le persuader. Et visitant après avec nous notre laboratoire, désirant que nous y restassions seuls, il nous dit que la médecine universelle que nous cherchions était une chose fort connue et très commune à la Mecque, d'où il voulut bien nous dire qu'il était arrivant, pour passer en Angleterre, où il nous assura que l'assemblée des Roses Croix se tenait cette année, qui était 1677, et qu'il fallait qu'il s'y rendit comme étant de la société.

Il nous dit que la matière d'où se tirait cette médecine que les savants appellent Pierre des philosophes, était la plus commune et la plus en vue de notre laboratoire, et ajouta ces termes en latins : *Lapis ille igne acuat, habet os magnum omnia vorans tanquam diabolus. Potum illi date, et cum sudore suo ilium coquite.* Il nous dit que les vrais savants avaient le secret de se rendre invisibles. On leur attribue encore le secret de spiritualiser leur corps et de se transporter en un instant où ils veulent à l'exemple de la pensée, ce qu'ils exécutèrent un jour à Paris au Collège de Justice du temps du Cardinal de Richelieu, lequel voulant faire arrêter quelques savants inconnus, lesquels enseignaient publiquement leur science extraordinaire, l'officier que le Cardinal avait envoyé avec ses gardes, lui rapporta qu'ils étaient disparus tout d'un coup après l'avoir rendu immobile lui et tous ceux qui l'accompagnaient, lorsqu'il s'était mis en devoir d'exécuter ses ordres, sans que jamais depuis le Cardinal put apprendre ce qu'étaient devenus ces savants, lesquels s'étaient ainsi rendus invisibles et avaient médusé ses gardes.

Il nous dit encore qu'un jour en leur assemblée où l'on interrogeait un jeune récipiendaire, entra un vieillard qui passait sa vie à vendre des balais, dont il laissa sa somme à la porte du lieu de cette assemblée, et interrompant ce jeune homme, il lui demanda avec quels yeux il envisageait la nature pour la bien connaître. Ce jeune docteur ayant voulu débiter sa science, il lui dit brusquement : " Vous n'y connaîtrez jamais rien si vous ne la voyez avec deux yeux de cette nature ! ", tirant de sa poche deux gros escarboucles d'un rouge transparent et fulminant d'éclat lumineux. C'était, ajouta notre savant, deux Pierres philosophales très multipliées. Et enfin, après avoir proposé quelques questions des plus curieuses sur des secrets naturels à l'assemblée, ce crieur de balais sortit, rechargea sa somme sur son dos, et continua de les aller crier pour les vendre dans la ville de Londres où cela se passa.

Nous ne pûmes rien tirer davantage de notre savant gueux, qui outre son érudition nous parut avoir infiniment de l'esprit. Il nous recommanda fort de ne nous attacher qu'à une matière unique, sans nous l'indiquer autrement qu'en nous répétant toujours qu'elle était la plus en vue et la plus à la main, et la plus commune de notre laboratoire, qu'elle se suffisait à elle-même, et que tout ce que nous y ajouterions qui ne serait pas sorti d'elle, ou de sa nature, la gêterait, et que la seule cuisson la parferait.

Le lendemain il voulut partir de grand matin, et refusant l'argent que nous lui offrîmes, il nous assura qu'il en avait moins besoin que nous qui n'en manquions pas ; et nous priant de rester seuls en notre laboratoire, il nous dit de nous dépêcher de mettre du vif argent à chauffer en un creuset afin qu'il nous fit dépositaires d'un petit secret, ce que nous fîmes assez vite. Et quand le vif argent fut assez chaud pour commencer à s'évaporer, il nous mit ès mains une très petite quantité de poudre rouge, que nous jetâmes dessus par son ordre dans le creuset, où ayant fait assez de bruit, comme d'une décrépitation ou légère détonation, nous trouvâmes après qu'elle fut bientôt cessée, environ une demie livre de très bon or, à la place du vif argent que nous y avions mis, et dans l'instant notre savant gueux nous laissant son or assez malgré nous, quoi qu'il plut à verse, d'une pluie d'orage, il nous quitta et partit, disant : " Voilà une grâce que Dieu nous envoie du ciel, il en faut profiter. "

Si tôt que nous nous fîmes séparés de lui assez malgré nous, comme nous rentrions promptement pour nous mettre à couvert dans notre laboratoire à cause de l'orage, je ne sais par quelle raison ou fantaisie, il jeta une grosse pierre en notre jardin par-dessus la

muraille, qui roula jusque contre la porte de notre laboratoire, qui donnait sur le jardin où il jugea que nous étions rentrés après l'avoir quitté. Cela nous engagea à faire bien des réflexions sur les circonstances de cette aventure. Il nous avait fait espérer une nouvelle visite, mais onques depuis n'en ai ouï parler.

La troisième découverte que je fis d'une Poudre de projection fut à Paris en 1681, entre les mains d'un Mr des Noiers, vieux garçon, âgé pour lors de 75 ans, de haute naissance et riche, dont l'occupation curieuse avait toujours été de voyager à dessein de faire connaissance avec des savants, et de recouvrer des livres curieux. Il avait été assez heureux de se faire connaître de quelques-uns de ces Messieurs de la Rose Croix. Le mérite qu'ils avaient reconnu en sa personne lui avait attiré la promesse qu'ils lui avaient faite de l'admettre dans leur société, et en attendant l'exécution, ils lui avaient confié quelques-uns de leurs manuscrits, dont il me donna la seule inspection d'un demi-quart d'heure, sur laquelle ils me parurent d'une expression cabalistique. Ils lui avaient encore fait présent d'un Talisman, qu'il me fit voir, et dont la vertu était de guérir les fièvres. Sa matière était d'une pierre verte, obscure, non transparente, gravée de quelques caractères singuliers. Il me fit aussi voir l'effet d'une Poudre de projection qu'il tenait de la libéralité de ces savants -, mais son effet était faible car il ne projetait que d'un poids sur trente six, et sa couleur était rose pâle, fort luisante et étincelante. Il voulut bien me dire que ces Messieurs l'avaient assuré que cette poudre avait été faite d'un certain sel, qu'ils tiraient de l'air condensé, duquel sel il me fit voir un échantillon : il était blanc, d'une figure étoilée.

Il me parla d'un fourneau de verre qu'il avait en Pologne, où il faisait sa résidence la plus ordinaire, à cause de la liberté que l'on y avait de travailler. Il avoit dit-il, le plaisir de voir à travers le progrès de sa matière, et il me fit présent d'un petit baromètre de verre rempli d'esprit de vin teint en rouge, et marqué avec des points colorés qui indiquaient les degrés de chaleur du fourneau sur lequel on le mettait, par la raréfaction de la liqueur.

Le Grand Maître des minières de Hongrie lui avait fait présent d'un morceau de sel gemme particulier et curieux, gros comme la tête, qui était de plusieurs couleurs distinguées par lits, différentes et transparentes par couches. La base paraissait de rouge obscur tirant sur le noir, soutenant un lit de l'épaisseur d'un pouce, d'un grenat incarnadin, dont le dessus tirait sur la couleur de rose, surchargé d'une couche de jaune plus enfoncé au bas qu'à la superficie, couverte d'un verd d'émeraude, puis d'un bleu, lequel devenant plus céleste se terminait par un sel gemme verdâtre au-dessous, et blanc au-dessus, et cette blancheur régnait à la superficie, et chacun de ces lits colorés avait près d'un pouce d'épaisseur, chacun, d'une transparence obscure.

Je vis encore entre les mains de ce curieux une résidalle d'argent dont près de la moitié était teinte en or. Elle avait encore la même moulure que quand elle avait été frappée, et toute d'argent, sans qu'elle parut avoir été fondue, et ne pesait pas davantage que si elle n'eut été que d'argent, ce qui faisait douter de la réalité de sa transmutation ; mais pour la vérifier nous coupâmes une partie de la portion teinte, et dans la fonte elle acquit le poids et le volume de l'or, car le sien se resserra, et nous vîmes par là que c'était de très bon or, qui soutint toutes les épreuves.

Cette résidalle était un présent que la Reine de Suède, cette savante Christine, lui avait fait, le connaissant curieux. Elle en avait une douzaine de pareilles, que Sendivogius lui avait ainsi transmues à moitié pour complaire à sa curiosité. En voici l'histoire.

Alexander Sidonius, écossais de naissance, adepte, et marié, paraissait quelquefois dans les diettes d'Allemagne avec sept ou huit cens chevaux à sa suite, et quelquefois il se cachait sous l'habit d'un simple particulier, même de gueux, pour mieux se déguiser. Son imprudence le fit connaître par le Landgrave de Hesse pour possesseur de ce secret et tomber entre les mains de ce Seigneur, lequel n'ayant pu tirer de lui son secret de bon gré, le fit mettre prisonnier après lui avoir fait souffrir la question d'une façon si extraordinaire qu'il en fut à l'extrémité, sans avoir rien voulu découvrir. Sendivogius qui en savait l'histoire et qui se trouva retenu prisonnier dans le même lieu pour quelques affaires légères, corrompit le geôlier au dépend de tout son bien, et procura la liberté à Sidonius, dans l'espérance d'obtenir de lui son secret en reconnaissance de la liberté qu'il lui avait procurée. Cependant il ne put jamais obtenir de lui qu'une assez grande quantité de Poudre de projection, quoi qu'il ne le quittât point jusqu'à sa mort, laquelle arriva tôt après à ce Sidonius, à cause des tortures qu'il avait souffertes.

Sendivogius croyant que la veuve d'Alexandre Sidonius avait le secret de son mari, il fit tant auprès d'elle qu'elle voulut bien l'épouser. Mais elle l'ignorait. Ainsi il n'eut en sa possession que la veuve et ses écrits, qu'il a fait imprimer depuis sous le nom du Cosmopolite, que Sidonius portait en voyageant, et sous le sien. Il se mit aussi en possession du reste de sa Poudre de projection qu'il trouva, avec laquelle il fit plusieurs transmutations métalliques dans les cours du Nord, qu'il parcourut, et entre autres, étant venu en Suède, il teignit à cette curieuse Reine Christine ces douze résidalles dont nous venons de parler, les faisant tremper à moitié toutes rougies au feu dans sa poudre fondue, huile ou liqueur qui en était imbibée.

Ce Mr des Noiers fut à la fin reçu en la société de nos Roses Croix ou savants d'Allemagne, comme ils lui avaient promis, et m'ayant honoré de son souvenir, il renvoya par curiosité à Paris où je demeurais pour lors, une grappe de raisins qui croissent à Silembourg en Transylvanie, dont les pépins sont couverts naturellement d'une feuille d'or et le dessus du raisin d'une fleur ou farine dorée. Enfin, il est mort depuis, aptes avoir acquis pour plus de deus millions de terres autour de Paris, sous le nom et par la négociation de Mr Plantier. Les héritiers de Mr des Noiers n'en ont pas profité, ni su faire aucun bon usage de la quantité de manuscrits et autres livres curieux qu'il avait ramassés.

Voilà bien des sujets de réflexion, tant sur la différente nature de ces grands secrets dont nous venons de parler, que sur le caractère des Adeptes, et sur le nom et l'ordre de ces Messieurs les Roses Croix et le sceau R.C. de leur société, aussi bien que sur l'histoire de la fondation de leur ordre, et les inscriptions de la sépulture ou cercueil de pierre de leur fondateur. Toutes lesquelles choses méritent bien chacune un traité à part. Ce que peut être nous entreprendrons de faire si le Seigneur nous en continue le désir, et nous donne les lumières nécessaires pour y pénétrer quelque chose.